

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-quatrième année. — N° 208

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

VENDREDI 23 DECEMBRE 1949

Le numéro : 10 francs

IL Y A CINQ ANS, le «Libertaire» reparaissait

C'EST à la fin de l'année 1944, alors que les nations étaient encore en pleine guerre, alors que les portes des prisons où les meilleurs d'entre nous croupissaient depuis 5 ans étaient à peine entrouvertes, que notre « Libertaire » reparaissait.

D'abord édité à Toulouse avec les « moyens de bord », il remontait à Paris où il n'allait pas tarder à apporter, au milieu de l'euphorie que créait ce que les « pisse-copies » nommaient « la victoire », le point de vue des hommes libres.

Oh ! la réapparition de notre journal n'allait pas sans quelques heurts. D'abord clandestin, il ne tarda pas à s'imposer de nouveau et le ministère qui lui avait refusé du papier dut céder à l'opinion générale.

Depuis cinq ans, le « Libertaire » a grandi. D'abord chaque mois, puis tous les 15 jours et enfin toutes les semaines, le plus vaste hebdomadaire de la presse, le journal de Sébastien Faure, de Louise Michel, de Pierre Martin et de bien d'autres, l'organe de notre actuelle Fédération Anarchiste n'a pas cessé de tailler à grands coups dans la société frelatée, de dénoncer les politiciens et leurs partis, de dresser les énergies contre la guerre, contre l'abrutissement religieux, contre les déviations syndicales.

Le « Libertaire » est donc resté le « Libertaire » que nos anciens ont créé.

Certes, nous nous sommes appliqués à le rajeunir. Les problèmes ont changé, l'économie a évolué, les hommes aussi. Mais tel qu'il est il s'inscrit dans la continuité d'un effort vieux de 60 ans.

Le « Libertaire », aujourd'hui, est par tous ceux qui ont répudié les principes autoritaires. Il est votre journal. Il ne se développera que dans la mesure où, prenant conscience de sa valeur, vous saurez consentir à l'effort qui s'impose.

Oui, le « Libertaire » reparaissait il y a 5 ans. En tournant une nouvelle page de son histoire, prenons l'engagement d'en faire le drapeau des travailleurs en route vers l'émancipation sociale.



LE MENSONGE... et la PEUR chez les intellectuels

C'est pas en lançant des manifestes que les intellectuels perdront leur mauvaise conscience. C'est le peuple qui fait les révoltes et, quand il creve trop de faim, il se jette facilement dans les bras de mauvais conseillers. Les intellectuels commencent à voir où sont ces mauvais maîtres et ont peur que ceux-ci soient plus efficaces que leurs manifestes. Après le « massif » appel pour la paix lancé par A. Gide, Franck, Marivaux, Vercors et autres à l'O.N.U., voici que Cassou, le même Vercors et Edith Thomas quittent l'orbite du P.C. Il ne s'agit pas de créer victoire comme les capitalistes un peu trop vite triomphants, ni de céder à un anticommunisme fâche. Repousser la guerre à priori, c'est faire du Garydavisme et c'est beaucoup exagérer l'importance du rôle des intellectuels. Leurs appels, comme disait Jean Grenier, ont à peu près autant de répercussion sur les Etats-Majors que ceux des gardiens de phare privés de T.S.F. et de lumière. Ils n'ont aucune efficacité, le jeu les dépasse. Et cela parce qu'ils ne veulent pas choisir de s'attaquer au vrai problème, celui de la révolution. Cette semaine, trois intellectuels du P.C., tels des hauts commissaires de l'Union Soviétique jetés en prison à leur tour pour une quelconque « déviation idéologique », ont pris peur, non pas devant leur conscience, mais devant les différents rapports à l'ordre que le parti avec Casanova ne cesse de leur envoyer dans la « Nouvelle Critique ». On ne nous sera jamais croire qu'ils ont attendu aujourd'hui pour s'apercevoir, comme Edith Thomas, que :

« L'autocritique n'avait aucune efficacité véritable, que l'intellectuel communiste n'avait, même en ce qui concerne son métier, qu'à s'incliner, non pas devant des décisions prises à

Al'Ecole

« France-soir » fait paraître le film du demi-siècle : légendes illustrées pour en faciliter la lecture, et peut-être aussi pour ménager de la matière grise du client.

Mais ce film passe à une telle vitesse que les pellicules en sont un peu brouillées, en dépit des préventions historiques dont se targue chaque épisode.

C'est ainsi qu'on y peut lire :

« Notre gouvernement, pour souligner la volonté de paix de la France, replie ses troupes de couverture à dix kilomètres de la frontière. Mais le jour même le caporal Peugeot est tué en territoire français par un uhlani. »

Le malheur, c'est que chacun sait (sauf peut-être les rédacteurs de « France-soir ») que le caporal Peugeot est tombé en territoire allemand, en dépit des dix kilomètres de repli des troupes françaises (?) ; le malheur, c'est que chacun sait (sauf peut-être M. Paul Gordeaux) qu'une certaine correspondance secrète entre Iwolsky, Tito, Sazonoff et Poincaré — mise à jour depuis — laisse un peu de réverve quant à la volonté de paix de la France, tout au moins quant à celle de ses dirigeants.

Sans doute les usagers de « France-soir » ne constituent pas l'exigence même, mais n'ignorons pas que d'aussi grossières erreurs ne sont pas seulement fruits de paresse et d'ignorance mais poison voulu qui, sous le pompeïanisme des images d'Epinal, favorise la prochaine tuerie comme il a permis la dernière.

M. LAISANT.

Nous ne nous sentons pas la voca-

STALINE La grande mystification du siècle A 70 ANS

Ainsi recommence le cycle millénaire. L'homme, faible, craintif, effrayé devant la mort, épouvanté devant la vie, l'homme qui refuse de sortir de l'homme, refait le chemin qui conduit sa lâcheté vers le Dieu tutélaire, dur, hautain, autoritaire, cruel, dont la sentence est sans appel et le châtiment inexorable mais qu'on peut à force de pénitence, de bassesse, de contrition, amadouer, et qui sait inculquer au croyant l'apostat qui sanctifie.

La part du ciel étant faite, le tribut à l'instinct gréginaire des masses étant payé, l'« homme-dieu » va vouloir ajouter à l'encens facilement dispersé au soir des orages révolutionnaires, le témoignage plus durable du texte.

De là est née la plus grande mystification du siècle. Les disciples se sont mis à trousseur l'histoire et celle-ci est de nouveau apparue avec des « atours décents » et avec sa facilité habituelle elle s'est prêtée au désir de ceux qui la servent en se servant d'elle.

L'Homme-Dieu avait, il y a deux mille ans, manqué le rendez-vous que les chansons et les poètes de l'ancienne Rome avaient donné aux événements. Qu'à cela ne tienne, les moines des premiers siècles surent réparer cet oublie regrettable et, dans le silence des cloîtres, ils forgèrent ce livre qui dé-

RAINES de tous les points du vaste globe, de longues files de camions, des trains entiers convergent vers une nouvelle « Mecque », transportant les offrandes des simples vers la terre promise, berceau d'une foi récente. Tapi dans son antre aux redoutes multiples ajoutées les unes aux autres au hasard des tyranies, le « bouddha vivant » sent monter le flot du bouonnement populaire qui, en se brisant aux avancées du Palais, lui apporte, comme un écho aux mille rebondissements, la phrase inspirée : Staline à 70 ans. — Staline est grand — Staline est un soleil qui répand son ombre sur l'« autre ».

vait lieu de vérité : Les « Evangelies ».

Staline avait eu le tort d'être absent du « poème épique » chantant les actions et les gestes des héros de la Révolution d'Octobre. Qu'à cela ne tienne,

par JOYEUX

les disciples, dans le silence du Kremlin, dans les bureaux du Komintern, s'attelèrent à la tâche de falsification des faits et nous donnèrent l'Histoire du Parti Communiste (bolcheviste) Russe » à la rédaction de laquelle d'ailleurs le maître ne dédaigna pas de mettre la main (on n'est jamais si bien servi que par soi-même).

Et l'homme aux lourdes paupières, au front bas, à l'Oriental renfermé, le fourbe, dont Lénine conseillait de se méfier et qu'il aurait inévitablement brisé s'il eût vécu, le révolutionnaire de bureau, de statistiques, sans passé, ce fonctionnaire vaguement cité, et encore, dans une liste de militants et comme noyé parmi eux dans l'ouvrage capital sur les journées d'Octobre. Dix jours qui bouleverseront le monde », devint par la grâce des Manoutiski, des Dimitroff, des Martys, des Kuusinen, des Pieck, des Gottwald, principaux fonctionnaires du Komintern, par la pluriété des trippouilles de moindre envergure qui forment les cadres des partis communistes du monde entier, par la veulerie des intellectuels qui en sont l'écumée, par la « commerce » des foules, le père de la révolution, le compagnon de Lénine, l'organisateur des journées révolutionnaires, non plus le disciple, appellation aujourd'hui dépassée, mais l'égal de Lénine.

Farce tragique, bouffonnerie macabre dont les gags sont fournis par des hommes qui glissent et se répandent dans

même cette distinction d'où elle est sortie, de l'écurie moyenâgeuse d'un grand « saigneur », nous fait mieux sentir ce qu'il peut y avoir de différent entre eux et seul le bon La Fontaine aurait pu noter dans toutes ses nuances, la différence qui existe entre le tigre de Zimmerman et l'hyène qui aujourd'hui se pare de ses dépouilles.

Du Borgne traditionnel et sanglant, les auteurs ont su parfois tirer des effets cocasses. Gageons que le vaudeville qui, dans quelques générations, laissera de côté la face tragique de ce drame, pour ne s'occuper que de l'aspect grotesque du personnage de sang, qui en est le centre, se taillera un joli succès. Gageons que les foules étonnées et tournées vers de nouvelles idoles, se gausseront du crétinisme de celles qui les ont précédées dans cette voie.

Staline à 70 ans. Le lent progrès de l'humanité a mis vingt siècles pour que ce qu'il y a de valable dans la foulée des humains découvre le ridicule et l'odieux de la comédie montée vers le II^e siècle dans les couvents de ce qu'il restait de l'empire. La marche accélérée de l'entendement nous incline à croire qu'il faudra beaucoup moins longtemps pour que l'homme hardi ne redéshabilite l'Histoire pour nous la présenter comme nous l'aimons : NUE. Staline père des peuples.

(Suite page 4, col. 1.)

A MARSEILLE

Une catastrophe ? Non, un crime !

Le 11 décembre, à 20 h. 45, une maison de quatre étages s'écroula à Marseille. Quatre personnes étaient ensevelies sous les décombres. Cet accident était-il imprévisible ? Que non pas puisque depuis le bombardement du 27 mai 1944, l'immeuble ayant été ébranlé, il y avait danger de l'habiter.

Dès que la catastrophe fut connue, le préfet, son secrétaire général, le maire, le premier adjoint, l'adjoint

l'urbanisme (1), les architectes de la ville, des tas de flics, chefs, sous-chefs et sans grades se rendirent sur les lieux. Après avoir commenté l'imprudence des victimes qui préférèrent couché dans un immeuble branlant plutôt qu'à la belle étoile, ils partirent dormir sans inquiétude, car il semble que les maisons qui abritent les « officiels » sont très solides.

Avant l'écoulement « on » avait bien conseillé aux locataires d'évacuer l'immeuble, mais « on » ne s'était pas préoccupé de savoir si ces pauvres diables avaient les salaires suffisants pour payer une « reprise » ou une chambre d'hôtel; ainsi deux d'entre eux qui avaient usé de ce dernier moyen firent obligés de réintégrer « leur » nécropole la veille, l'hôtel, même de cinquième ordre étaient encore trop cher pour leur bourse.

C'est seulement aujourd'hui que devant les quatre morts accusateurs, les « autorités », pour apaiser les dieux, offrent aux rescapés des moyens matériels de se loger.

Gens de bien, personnalités officielles, gens d'ordre, voilà votre crime. Vous pleurez des morts, vous leur faites des chapelles ardentes, des belles funérailles, des beaux discours, mais vous avez été incapables de les accueillir dans vos maisons, dans vos églises, pas même dans vos étables. Plus encore, vous n'avez pas eu le courage de vous servir de la loi qui vous permettait la réquisition, car vous avez peur de cette arme qui, un jour, peut se retourner contre vos biens. Lâches jusqu'à l'écoeur, vous refusez toute responsabilité de vos crimes, politiciens de la plus basse espèce, vous vous les rejetez les uns les autres. Aussitôt la catastrophe commença La Marseillaise accusait le maire R.P.F., essayant de faire oublier que la maison a été soufflée en mai 1944 et que pendant dix-huit mois la municipalité de Marseille était à large majorité communiste. Le Provençal, journal socialiste et républicain, (sic) publiait un article disant

On a l'impression que tout le monde attend « quelque chose », mais que personne ne peut définir ce que sera ce « quelque chose ».

La stabilisation a suivi la baisse au tombeau. On se résigne à la hausse et les politiciens nous affirment que l'équilibre budgétaire — irréalisé depuis 1920 ! — doit avoir priorité si l'on veut que toute rentre dans l'ordre !

La vérité est que 30 % du revenu des pauvres sont engloutis dans les coffres d'un Etat de plus en plus bavard, tâtilant, inquisiteur, envahissant et inhumain. Trois millions d'hommes — si l'on compte les nationalisations — au moins en vivent et le défendent consciemment ou non. Et son existence atteint une importance telle qu'il met toute la société en coupe réglée.

L'Etat anonyme, avec ses bureaux, son armée, ses polices, ses prisons, ses magistrats, est tout, les quelques énergumens discourant dans l'hémicycle du Palais-Bourbon, des comparses, et les gouvernements les organismes exécutifs des volontés sans doute insaisissables, mais très réelles de ce monstrueux visage.

Mais prenez garde, gens d'ordre, administrateurs incapables, le levain que nous sommes ferai un jour bouillonner la masse aujourd'hui inerte et vous pourriez regretter amèrement de ne pas avoir été un tout petit peu honnêtes.

A. ARRU.

L'Etat et la politique

A bataille du budget est engagée et nous saurons bientôt à quelle sauce les contribuables seront accrommés,

Sur le plan politique on ne découvre rien de bien nouveau : les socialistes maintiennent la participation sous certaines réserves assez acceptables pour le gouvernement, la droite, P.R.L., « Paysans et Cie » semble bien avoir dérivé « décroché », ce qui contrarie les radicaux. En effet, ils n'osent pas se refuser au vote du budget sachant que leurs vues politiques seraient plutôt desservies par ce geste trop voyant.

Les politiciens peuvent délibérer en toute quiétude. Le pays ne bouge pas. On se désintéresse totalement de ce qui sera décidé. A part la campagne menée par la Confédération des Moyennes et Petites entreprises, rien n'agite le peuple dont les intérêts vitaux sont pourtant en jeu : demain, que le « trou » économique soit bouché au moyen d'économies sur les investissements et sur les subventions, au moyen d'impôts nou-

veaux, et ce sont les travailleurs qui régleront la facture, soit que le chômage s'accroisse, soit que le pouvoir d'achat diminue.

On envisage d'augmenter massivement les tarifs du métro, ceux de la S.N.C.F. voyageurs et marchandises, par conventions collectives, arbitrage obligatoire, armements. On ne parle pas de rajuster les salaires. Tout se passe comme si les travailleurs, c'est-à-dire ceux qui sont à l'origine de toutes les richesses, n'étaient que quantité négligeable. Et ces travailleurs demeurent silencieux !

C'est là l'aspect le plus curieux de la situation actuelle. Pourtant il est absolument certain qu'un vaste mouvement, même limité à des objectifs réformistes, donnerait à réfléchir à ces messieurs.

Mais personne ne dit mot, et l'effacement constaté ces jours derniers à la S.N.C.F. semble s'être apaisé après les déclarations rassurantes (sic) de Pinaud.

On a l'impression que tout le monde attend « quelque chose », mais que personne ne peut définir ce que sera ce « quelque chose ».

La stabilisation a suivi la baisse au tombeau. On se résigne à la hausse et les politiciens nous affirment que l'équilibre budgétaire — irréalisé depuis 1920 ! — doit avoir priorité si l'on veut que toute rentre dans l'ordre !

La vérité est que 30 % du revenu des pauvres sont engloutis dans les coffres d'un Etat de plus en plus bavard, tâtilant, inquisiteur, envahissant et inhumain. Trois millions d'hommes — si l'on compte les nationalisations — au moins en vivent et le défendent consciemment ou non. Et son existence atteint une importance telle qu'il met toute la société en coupe réglée.

L'Etat anonyme, avec ses bureaux, son armée, ses polices, ses prisons, ses magistrats, est tout, les quelques énergumens discourant dans l'hémicycle du Palais-Bourbon, des comparses, et les gouvernements les organismes exécutifs des volontés sans doute insaisissables, mais très réelles de ce monstrueux visage.

M. L.

E. A.

LA CHAMBRE ET LA BOMBE

M. Marcais, avocat à la Cour, défenseur de Garry Davis, a demandé à être entendu par l'Assemblée Nationale en vue de lui rappeler qu'il existait une certaine bombe atomique et un danger certain dans sa présence, il ajoutait :

« Ce que je demande est sans doute unconstitutional, mais il s'agit de faire connaître que le communisme et l'U.R.S.S. sont également de l'autre côté, que toute critique portée au communisme et à l'U.R.S.S. pouvant fournir un argument à l'adversaire devrait être évitée comme une erreur comme une faute. » Parce qu'en effet on ne peut pas choisir entre mourir pour l'U.R.S.S. et le bien de la Révolution et mourir pour le capitalisme pour le bien d'une soi-disant liberté pour laquelle on meurt de faim.

Nous, nous avons déjà choisi. Nous ne croyons pas au mensonge, ni à ses vertus. D'ailleurs, le mensonge ne peut durer plus longtemps. Il n'est plus temps pour les intellectuels de réfléchir, mais d'avoir peur.

Les spectateurs, médusés, ne bronchent pas et les flammes les dévorent tandis que les acteurs reprennent leurs

LES RÉFLEXES DU PASSANT



L'OUVRIER SÉRIEUX

Dans son petit logement de Belleville, on trouve une salle à manger Henri II, fruit de douloureuses économies. Mais une salle à manger tout de suite vous pose un homme comme une barbe pose un conférencier. Sur la cheminée, sa photo en caporal de chasseur alpin, les galons bien en évidence, et, accrochés à la tapisserie à fleurs, sont déplié de tourneur, son certificat d'études et les photos de famille.

Ses enfants vont à messe et confessent, font leur première Communion et militent dans le respect de Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Napoléon.

CEUX QUI S'EN VONT

Tardivement, il nous est parvenu la nouvelle de la disparition de Madeleine Vernet, dont la vie fut vouée à la défense des humbles et particulièrement de l'enfant.

Nous ne prétendons pas ici donner à cette triste nouvelle l'ampleur d'un article nécrologique et moins encore d'une biographie.

Rappelons seulement le double combat qu'il a mené sur le terrain pacifiste et éducatif. Rappelons sa création de « L'Avenir Social » qui parallèlement à la Ruine de Sébastien Faure, elle instaura une école d'éducation et d'instruction rationalistes.

Soutenu par les syndicats, elle devait survivre à l'autre guerre puis disparaître dans le fracas des années qui lui succéderont et dans les schismes des mouvements révolutionnaires et syndicaux.

En 1932, face à la S.D.N., et à la comédie qu'y jouaient les délégués politiques des marchands de canons, Madeleine Vernet appela les consciences à une véritable conférence du désarmement.

La mort, seule peut mettre un terme à son activité tantante ; non seulement elle poursuivit jusqu'à la fin son bulletin : « La mère éducateur », mais encore elle collabora à de nombreuses feuilles d'avant-garde.

Dans le domaine littéraire, elle laisse des contes et des poésies, pleins de poésie et de foi dans l'idéal qu'elle s'était fixé : l'enfance heureuse et la paix.

Que Louis Trébier son compagnon Hélène Vernet sa fille et ses nombreux amis trouvent ici l'attachement que nous gardons à son souvenir.

Nous apprenons avec un vif regret le décès de notre camarade Guanola Charles, organisateur du groupe F. A. de Longwy, à l'Hôpital de Mont-Saint-Martin, le 24 octobre 1949. Atteint d'une maladie professionnelle, la silicose, il a pu résister longtemps après sa sortie des camps de concentration allemands.

Il est mort comme il avait vécu, en libertaire, refusant en ses derniers moments la présence d'un représentant de l'obscurantisme religieux.

Abonnez-vous au "Libertaire"

FÉDÉRATION ANARCHISTE

La Vie des Groupes

1^e REGION
Service de librairie chez Laureyns Georges, 80, rue Francisco-Ferrer, à Fives (Lille Nord).

2^e REGION
PARIS XV : Le groupe se réunit les 1^{er} et 3^{er} jeudi de chaque mois salle du P.S., 52, rue du Général-Baumet (métro : Vaugirard).

GROUPES LOUISE-MICHEL, 1^{er}, — Jeudi 22 décembre, à 20 h. 45, réunion de tous les militaires.

CONFÉRENCE VOIE, 38, rue de Metz, réunions du groupe tous les 1^{er}, 3^{er} et 4^{er} lundis du mois. Les réunions sont ouvertes aux sympathisants.

LEVALLOIS-ENVIRONS ET 17^e (groupe Durruti) : Pour tout ce qui concerne ce secteur, et pour la correspondance : Lola, 12, rue Greffulhe, Levallois.

LIVRY-GARGAN : — Reprise des réunions du groupe les 2^{er} et 4^{er} lundis du mois, à 21 h. 30, dans la salle du théâtre, avenue du 17^{ème}, descendre à l'angle de la Marne.

MONTREUIL-BAGNOLET : Réunion tous les mercredis, Café du Grand Cerf, 171, rue de Paris. Montreuil Métro Robespierre.

SAINTE-DENIS : — Réunion du groupe mardi 3 janvier, à 20 h. 30, 7, rue Jeannet, près du théâtre.

3^e REGION

Les groupes et individuels de la 3^e région sont prêts à passer leur commande de matériel F.A. (enveloppes et timbres 1950) au camarade Mazeau, 2, impasse de la Lune, Strasbourg.

4^e REGION
LORIENT : — A dater de ce jour, le groupe tiendra une permanence les premier et troisième jeudi du mois, de 18 h. 45 à 19 h. 30, café Bozec, quai des Indes. Militaires et sympathisants devront de nous aider et seront cordialement invités.

Les réunions du groupe se tiennent comme d'habitude, mêmes jours, même heure et au lieu habituel.

5^e REGION
LE MANS : Réunion tous les 1^{er} et 3^{er} mercredis de chaque mois, Salle 18, Maison Sociale, Le Mans, à 21 heures.

SECRETARIAT DE LA PROPAGANDE : Les groupes de la 5^e Région ont tous reçu une circulaire leur indiquant qu'une tour-

Riposte à la guerre atomique : la guerre microbienne

NOUS avons, disent les stratèges américains, une sécurité de cinq années avant que soit possible une guerre atomique. Est-ce le laps de temps permettant à l'U.R.S.S. de constituer un stock atomique et passer à l'attaque ou de rendre coup pour coup ? Ainsi nous permettent de respirer tranquillement, jusqu'en 1955, avant que le Soleil de la Mort, sous l'expression japonaise, tombe sur la terre.

D'autant plus que la bombe atomique a trouvé son véhicule idéal, le V 2, qui la rend invulnérable à la chasse et à l'interception.

DISPERSION STRATEGIQUE

Déjà il est question, aux États-Unis, de disperser les 200 villes de plus de 30.000 habitants pour les rendre moins vulnérables à la destruction atomique.

Le travail, dit-il souvent, c'est la liberté; l'économie, la vertu première, la famille et le chef de famille, les fondements de toute société juste.

Il espère bientôt passer contre-maître et pouvoir servir encore mieux les intérêts de sa maison. Parce que sa maison, c'est quelque chose de très important, et il y est attaché aussi fermement qu'un caniche à son maître.

Lorsqu'il aura atteint l'âge de la retraite, c'est-à-dire lorsque son rendement sera tombé au-dessous des normes établies, son patron lui parlera en ces termes :

« Mon cher ami, il faut vous reposer maintenant. Après tout, vous l'avez bien gagné ! »

Et l'ouvrier sérieux, fort de ses droits, conscient du devoir accompli, exigera alors son dû. Et il l'obtiendra sans peine, sous forme d'une carte d'économie faible, donnant droit à 10 % de réduction sur les réseaux de la S.N.C.F.

OLIVE.

RÉUNION Franco - Allemande de JOURNALISTES

DU 5 au 10 décembre s'est tenue au Club Bd de Courcelles une conférence réunissant une centaine de journalistes français et allemands.

Il n'est pas impossible de publier les nombreuses motions qui ont été adoptées à l'issue des débats. Remarquons simplement que toutes se caractérisent par la volonté d'épurer la profession de journaliste, de tout mettre en œuvre pour qu'un rapprochement sincère s'établisse entre les peuples allemand et français, rapprochement qui doit se réaliser à la base pour être viable. Elles posent également le principe que les organisations de journalistes soient représentées dans les instances internationales au moins à titre consultatif, et au même titre que les associations culturelles.

De part et d'autre des organismes permanents de liaison vont être constitués. Le siège de l'organisation française se trouvera à Paris, 33, Bd de Courcelles. Celui de l'Allemagne n'est pas encore fixé.

Reservée faute de nos connaissances internationales concernant les rapports internationaux, nous ne pouvons qu'applaudir à ces initiatives, ainsi qu'à tout ce qui peut renforcer une paix que la guerre menace de plus en plus gravement.

Ainsi la dictature, la N.K.D.A., assure une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

Dans les milieux scientifiques américains une crise panique se pose : que l'U.R.S.S. contrebalance sa faible technique en lancant une attaque bactériologique aux États-Unis. C'est ainsi que la guerre biologique est de nouveau à l'ordre du jour. Elle prend sa place à côté de la bombe atomique comme moyen de destruction massif. G. W. Merck a même mentionné, en tant que

« Renverser l'Etat, la société fédérée surgira de ses ruines, vraiment une, vraiment indivisible, mais libre, grandissant en solidarité par sa liberté même. KROPOTKINE.

président du Comité de guerre biologique des États-Unis, que les petites ou moyennes nations qui ont tellement de difficultés pour entrer dans un armement moderne à jour, peuvent, sans jeter des sommes énormes dans le gouffre des armements, avoir les moyens de se défendre à bon compte.

C'est donc la fiévreuse préparation des batteries, champignons, virus, agents toxiques pour donner la mort ou la maladie aux hommes, aux animaux et aux végétaux.

K. V. Thimann disait même sans sourciller après que le précédent ait recommandé de ne pas avoir l'imprudence d'ignorer une guerre biologique :

« Des bactéries pathogènes pourraient être répandues sur l'ennemi, de manière à détruire tout spécialement choisi pour ce genre d'opération.

LA PEUR

En pataugeant ainsi dans la folie criminelle qui prend le couvert de la Science,

on arrive très rapidement à la conviction que la cruauté scientifique du nazisme est dans l'avenir appelée à se répandre dans les deux mondes.

Peur d'une influence militaire et politique russe trop grande en Asie.

La Peur des deux côtés règne en matière et c'est elle qui justifie les immenses préparations et c'est elle qui déclenchera la catastrophe.

VIVRE OU MOURIR

La parole est désormais aux peuples. A eux de s'arracher de ce climat de panique et de prouver qu'ils ne veulent pas que l'horloge du monde marque leur fin et celle de l'espèce, aux peuples d'agir sur leurs dirigeants, sur les organisations scientifiques pour donner à l'énergie atomique le rôle qui lui convient, celui d'augmenter le potentiel des ressources énergétiques dans le monde, à côté de celles du pétrole et du charbon, et par conséquent d'élever le niveau de vie pour la culture et l'épanouissement de l'homme.

Bulletin of atomic Scientists d'août 1947 cité par Blackett, p. 92.

A PROPOS DU PROCÈS MAURRAS

Grand bruit, ces temps derniers, à propos d'une éventuelle révision du procès Maurras.

Ce n'est pas la campagne, évidemment intéressée d'Aspects de la France (Action Française) qui retient notre attention, mais que c'est la Nation américaine elle-même, qu'il faudra vaincre pour permettre l'adaptation d'un plan aussi gigantesque !

Les Américains, ennemis des grandes contraintes, accepteraient en effet difficilement de se laisser empiéter, déraciner et déplacer de force, fût-ce pour leur profit.

Déjà, des calculs fabuleux ont été accueillis, par exemple, que le quart du revenu national suffirait à transhummer les habitants industriels concentrés sur les deux mètres des mines et matières premières et trop connus par la cartographie soviétique !

Car c'est au grand secret qu'il faut aboutir.

L'état-major américain et les politiques ont présent à la mémoire les paroles de Von Rundstedt :

« Je compris, peu après le déclenchement de l'attaque, que tout ce qui avait été écrit sur la Russie n'avait aucun sens. Les cartes que nous avions étaient toutes fausses. Les routes dessinées bien nettement sur une carte se révélaient être des pistes et les pistes de la carte étaient des routes nationales. Même des voies ferrées que nous devions utiliser n'existaient pas, tout simplement. Ou bien une carte indiquait une région déserte et soudain nous nous trouvions devant une ville de type américain pourvue d'usines et de tout ce qui s'en suit ».

L'U.R.S.S. se trouve ainsi dans le secret le plus absolu, l'emplacement de ses usines civiles et militaires, de ses nouvelles régions industrielles, est inconnu ou presque, à l'extérieur, tandis que le système industriel, les réseaux d'usines américaines ne sont pas entourés de tant de discrétion. Le rideau de fer permet l'élaboration de tous les préparatifs : transfert de population, travail forcés dans les régions désertiques et froides de l'immense Sibérie pour construire des colosses industriels qui pourvoient abondamment en fournitures, équipement et armements, l'Armée Rouge, forte de 4 millions de soldats. Ainsi tous les préparatifs de guerre, même ceux de dispersion qui imposent la guerre atomique sont poursuivis avec la régularité d'une gigantesque machine aux mille rouages.

Ainsi la dictature, la N.K.D.A., assure une adaptation rapide aux nécessités de la guerre atomique et l'étendue du territoire, elle-même, permet une grande profondeur de défense contre les avions porteurs de bombes.

LA GUERRE BIOLOGIQUE

Dans les milieux scientifiques américains une crise panique se pose : que l'U.R.S.S. contrebalance sa faible technique en lancant une attaque bactériologique aux États-Unis. C'est ainsi que la guerre biologique est de nouveau à l'ordre du jour. Elle prend sa place à côté de la bombe atomique comme moyen de destruction massif. G. W. Merck a même mentionné, en tant que

« Renverser l'Etat, la société fédérée surgira de ses ruines, vraiment une, vraiment indivisible, mais libre, grandissant en solidarité par sa liberté même. KROPOTKINE.

Cher camarade,

Je lis à peu près chaque semaine le « Libertaire » et suis entièrement d'accord sur la lutte que vous menez contre le capitalisme et toutes les tyrannies d'où qu'elles viennent. Mais je ne sais pas s'il y a une section dans la région, dont je voudrais faire partie si possible. Il y aurait, ici, du bon travail à faire dans les mines, car un grand nombre d'ouvriers sont écotés par la politique suivie par les syndicats. Je vous serais reconnaissant de me donner l'adresse d'un groupe de la région. Je suis mineur de mon état et

il y a longtemps que j'en ai marre de travailler comme un noir pour engranger les parasites. D'après les journaux, il paraît que les Houillères sont en déficit ; ici, on ne s'en aperçoit pas, car au puits du Bas, où je travaille, ils ont presque doublé les effectifs de la matrice ; ils augmentent la production, la paix diminue !

Je vous pris de croire à mes sentiments les plus fraternels.

*

Il y a longtemps que j'en ai marre de travailler comme un noir pour engranger les parasites. D'après les journaux, il paraît que les Houillères sont en déficit ; ici, on ne s'en aperçoit pas, car au puits du Bas, où je travaille, ils ont presque doublé les effectifs de la matrice ; ils augmentent la production, la paix diminue !

Je vous pris de croire à mes sentiments les plus fraternels.

*

Ci-dessous la lettre d'un des nombreux militants communistes qui rejoignent la Fédération anarchiste.

Chers camarades,

Je vous adresse cette lettre pour vous demander un abonnement à votre « Libertaire » auquel je suis depuis quelque temps un lecteur assidu.

Je suis un ancien militant du Parti Communiste que j'ai quitté depuis 2 ans car j'ai bien compris que la place d'un révolutionnaire n'était pas là.

L'éducation sociale de votre « Libertaire » m'a ouvert les yeux, je veux dire par là que j'ai compris que l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, et non l'œuvre d'une clique politique quelconque.

Oui, la lutte que vous menez à la fois contre le Bloc stalinien et le Bloc capitaliste occidental qui menace d'en sanglantier le monde, est juste.

Oui la lutte que vous menez pour faire disparaître l'exploitation de l'homme par l'homme est juste.

Oui votre tâche est noble : combattre pour un monde meilleur où les parasites n'auront pas de place.

En résumé excellente réunion à renouveler dans un avenir proche.

Pour le LIBERTAIRE

DU 16 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE
D' Grenier, 250 fr.; Jacques, 50 ; Briot, 100 ; Leclercq, 100 ; Vendeur IX, 80 ; Satabin

CULTURE ET RÉVOLUTION

Les Précurseurs de l'Internationale anarchiste Londres 1896

Du 27 juillet au 1^{er} août 1896

C'est à Queen's Hall, à Londres, que se tint le Congrès International Socialiste.

Dès le début de 1896, l'action politique et l'anti-parlementarisme anarchiste s'affrontèrent violemment.

Il fallait régler le « différend » définitivement. En effet, exclus de Paris, de Bruxelles et de Zurich, les anti-autoritaires se retrouvèrent à nouveau à Londres pour faire lever l'ostracisme qui les tenait éloignés de la communauté sociale.

L'intention, dans les sphères dirigeantes, était d'écartier les anarchistes à propos de différences de méthodes : ces sphères estimaient que l'action des anarchistes était incompatible avec l'action universelle du socialisme organisé.

En réalité, on appliquait la résolution de Zurich. Mais c'est ici que l'affaire se compliqua, « à cause d'une virgule » si l'on se rapporte au compte rendu donné par Compère Morel, dans l'Encyclopédie Socialiste du mouvement socialiste.

De quoi était-il question ? La résolution de Zurich exigeait-elle la reconnaissance de l'action politique, pour « les partis et organisations socialistes » seulement, ou aussi des « syndicats professionnels ouvriers » dont elle parlait d'abord ?

La virgule placée après « professionnels ouvriers » était de trop, d'où l'embarras provoqué qui amena des débats compliqués et très souvent obscurcis par les interprétations diverses et contradictoires qu'on donnait à la résolution de Zurich.

17 nations contre deux (France, Hollande) réaffirmaient la résolution de Zurich qu'on explicait et précisait cette fois sans équivoque :

Le « Congrès entend par action politique, la lutte organisée sous toutes les formes, pour la conquête du pouvoir politique et son usage législatif et administratif dans l'Etat et la Commune, par la classe ouvrière pour son émancipation ;

2^e Le Congrès déclare que la conquête du pouvoir politique est, pour les travailleurs, le moyen par excellence par lequel ils peuvent arriver à leur émancipation, à l'affranchissement de l'homme et du citoyen, par lequel ils peuvent établir la République socialiste.

Il fait appel aux travailleurs de tous les pays et les invite à s'unir en un parti distinct de tous les partis politiques bourgeois et à revendiquer :

Le suffrage universel de tous les adultes ;

Le droit de vote pour chaque adulte ;

Le scrutin de ballotage ;

Le droit d'initiative et le référendum, local et national.

Quant à l'admission des anarchistes au Congrès, c'est W. Liebknech qui proposa un texte qui devait régler définitivement l'exclusion des anti-parlementaires et des anti-autoritaires.

Voici la résolution adoptée par le bureau du Congrès, pour l'invitation au prochain Congrès : elle faisait exclusivement appel « aux représentants des groupements qui poursuivent la substitution de la propriété et de la production socialistes à la propriété et à la production capitalistes et qui considèrent l'action législative et parlementaire comme l'un des moyens nécessaires pour arriver à ce but ;

« Aux organisations purement corporatives qui, bien que ne faisant pas de politique militante, déclarent reconnaître la nécessité de l'action législative et parlementaire. En conséquence, les anarchistes sont exclus. »

Signons en passant que l'idée de la grève générale fut repoussée comme impossibilité actuelle, mais on reconnaissait : « la grève et les boycottons comme moyens nécessaires pour réaliser les buts de la classe ouvrière ». Quantique aimeraient se documenter sur ce Congrès de Londres devraient lire l'ouvrage écrit dès 1897 par Auguste Hamon : « Le Socialisme et le Congrès de Londres ». Etudes historiques, richement documentées où l'auteur s'est efforcé de garder une sévérité descriptrice entre les lignes.

Pour A. Hamon : « Les incidents qui se sont passés au Congrès International de Londres ont fait de ces assises un événement mondial d'une extrême importance dans l'histoire. » C'est pourquoi il n'est pas inutile

Dans quelques jours...

paraisra
aux EDITIONS « LE PORTULAN »
Le Tome 1
de « HISTOIRE
DE L'ANARCHIE »

par
ALAIN SERGENT
et CLAUDE HARMEL

1 volume In-8° carré de 464 pages
16 planches hors-texte de 20 illust.
sur papier couché

Plusieurs illustrations en texte
Ce tome 1, de présentation partiale
broché sous couverture
typographique deux couleurs
avec jaquette vernie illustrée
en deux couleurs

Prix : 690 fr. Franco 765 fr.
C.C.P. R. Joulain 5561-76 Paris

Pour le nouvel an,
offrez un livre...
c'est un souvenir qui reste

d'en repartir dans l'examen de la continuité de l'Internationale Anarchiste.

Le dimanche 26 juillet — la veille du Congrès — le Comité anarchiste dissois et remplacé par un « Anarchist socialist and anti-parliamentary committee » tenait une réunion privée afin de discuter la conduite que tiendraient les socialistes antiparlementaires pour protester contre la résolution de Zurich.

Le 28 du même mois était organisé un meeting monstre.

On a reproché bien à tort aux anarchistes d'être des diviseurs du mouvement ouvrier international.

Voici ce qu'écrivait Domela Nieuwenhuis, qui adjurait le Congrès de

par HEM DAY

n'exclure aucun socialiste : « Honte à ceux qui exclueront, à ceux qui divisent au lieu d'unir. Le monde verrà une répétition de la lutte entre Marx et Bakounine en 1872. Ce sera une nouvelle lutte entre l'autorité et la liberté. ... Choisissez ce que vous voulez être : un Congrès de socialistes sérieux qui discutent toutes les questions socialistes qui intéressent les socialistes, ou un Congrès de sectaires qui ont exclu comme hérétiques beaucoup d'hommes qui ont combattu et souffert pour la cause du peuple ». (à suivre)

Dans le « Labour leader », Malatesta publiait une sorte de manifeste où il était affirmé que les communistes et les collectivistes anarchistes étaient socialistes, et il réclamait l'union et non la division ou l'excommunication.

Ce manifeste publié en français dans « Le Parti Ouvrier » était contre-signé par A. Hamon.

L'essentiel de ce manifeste mériterait d'être reproduit mais nous n'en relevons que quelques passages que voici :

« Dans le but de nous mettre en suspicion auprès des ouvriers et d'avoir la haute main sur le mouvement, les socialistes-démocrates affirment que les anarchistes ne sont pas des socialistes. Mais la politique est naturellement une grande cause de division. Par conséquent, une entente entre tous les ouvriers qui luttent pour leur émancipation ne peut avoir lieu que sur le terrain économique. C'est d'ailleurs ce qui importe le plus, puisque l'action politique parlementaire ou révolutionnaire du prolétariat est également impuissante tant que celui-ci ne constitue pas une puissance économique organisée et consciente.

Toute tentative pour imposer une opinion politique unique au mouvement ouvrier aboutirait à la désagrégation du mouvement et empêcherait les progrès de l'organisation économique.

Nous demandons seulement qu'on

ne porte pas la division sur un terrain où elle n'a pas de raison d'être... »

Mais les autorités, eux, l'entendaient tout autrement, et le député G. Rouquet, dans « La Petite République », n'existait pas à écrire : « Le Congrès est socialiste : ne sont donc convoqués qu'à y rendre que les socialistes, c'est-à-dire ceux qui poursuivent la conquête du pouvoir par le prolétariat ».

Telles étaient les polémiques d'avant le Congrès, et il y a lieu de rappeler la réunion qui s'est tenue Salle Maubert, rue Vieille-du-Temple, à Paris, réunion qui groupait les 60 délégués corporatifs convoqués par le Comité Fédéral de la Fédération des Bourses du Travail.

Pour remplacer la décision de Zurich, au nom des groupes corporatifs de France, la proposition suivante sera présentée au Congrès de Londres :

« Toutes les organisations syndicales ouvrières quelles qu'elles soient sont admises au Congrès, ainsi que toutes les organisations socialistes du monde entier qui reconnaissent la nécessité d'organiser les travailleurs pour la défense de leurs droits et suivant leurs besoins, et par les moyens qu'elles croient utiles ».

(à suivre)

LE THEATRE

“Les Justes” d'Albert Camus

Il est assez audacieux de vouloir évoquer la pureté et pourtant pour héros un assassin dans sa dernière œuvre

Camus arrive à exposer magistralement ce problème malgré la situation paradoxale de son personnage.

Cette nouvelle pièce marque un progrès sur ses précédentes créations et surtout sur l'Etat de siège ». Le côté purement théâtral et de combat de Kallayev n'est pas un militant théorique, froid et mathématique, c'est un être pur, doué d'un cœur sensible et qui réagit en homme. Ce héros ne craint pas d'expliquer ce qu'il attend du sacrifice de sa vie : et devant le frère Stepan il démontre que son idéal révolutionnaire ne consiste pas à détruire le monde des hommes pour édifier un Etat de robots.

Les Justes de 1905, à Moscou, sont encore des Hommes et Camus les dépasse ainsi : « ...des hommes et des femmes qui, dans la plus impitoyable des tâches, n'ont pas pu guérir de leur cœur. On a fait de progress depuis, il est vrai, et la haine qui pesait sur ces êtres exceptionnels, la vérité historique, faussée par la trop grande part faite aux fac-

tours économiques et politiques, aux dépendances du point de vue psychologique. Koestler, en les considérant tour à tour et en les synthétisant, porte un nouveau coup aux nouveautés religieuses que sont les communistes vis-à-vis de l'Histoire.

On ne peut aborder ce nouveau livre comme on l'a fait avec « La Tour d'Esra », ou « La Vie de la Terre », car il ne s'agit pas là que d'un reportage romancé. C'est à la fois une analyse du fait historique, à priori invraisemblable, qu'a été l'élosion d'Israël en Palestine, et un compte rendu de la guerre de libération et de la vie quotidienne du nouvel Etat, auquel le talent de Koestler a su donner le mouvement et la couleur de ses romans. C'est aussi une vue d'ensemble sur la structure politique et sociale de l'Etat d'Israël, sur ses tendances culturelles et enfin des considérations sur ses perspectives et son avenir. La naissance d'Israël ne pouvait pas expliquer un événement extrêmement improbable du point de vue statistique » (comme disent les marxistes) en quelque sorte, nous dit Arthur Koestler, un « miracle ».

Et c'est l' « Analyse d'un miracle » (1) que l'auteur de la Tour d'Esra nous donne aujourd'hui, rétablissant la vérité historique, faussée par la trop grande part faite aux fac-

tours économiques et politiques, aux dépendances du point de vue psychologique. Koestler, en les considérant tour à tour et en les synthétisant, porte un nouveau coup aux nouveautés religieuses que sont les communistes vis-à-vis de l'Histoire.

On ne peut aborder ce nouveau livre comme on l'a fait avec « La Tour d'Esra », ou « La Vie de la Terre », car il ne s'agit pas là que d'un reportage romancé. C'est à la fois une analyse du fait historique, à priori invraisemblable, qu'a été l'élosion d'Israël en Palestine, et un compte rendu de la guerre de libération et de la vie quotidienne du nouvel Etat, auquel le talent de Koestler a su donner le mouvement et la couleur de ses romans. C'est aussi une vue d'ensemble sur la structure politique et sociale de l'Etat d'Israël, sur ses tendances culturelles et enfin des considérations sur ses perspectives et son avenir. La naissance d'Israël ne pouvait pas expliquer un événement extrêmement improbable du point de vue statistique » (comme disent les marxistes) en quelque sorte, nous dit Arthur Koestler, un « miracle ».

Les marxistes, croyant la Palestine un problème simple où les Juifs étaient les instruments de l'expansion impérialiste anglaise aux dépens de la population indigène opprimée (bien que la Palestine Juive eût une structure économique beaucoup plus socialiste que la Russie des Soviets), ont vu Staline en octobre 47 déclarer le Sionisme sien et ont présenté immédiatement « le spectacle familier, nous dit Koestler, des reniements des vérités de la veille, les mea-culpa rituels, la prosternation dans la pous- ture contre-révolutionnaire ».

Les Anglais, complètement désorganisés et réduits à l'empirisme, ont appliqué en Palestine leurs méthodes coloniales habituelles avec leur cortège d'agitations, de répressions cruelles et de manœuvres de basse police secrète qui ne diffèrent pas beaucoup de celles d'Hitler et de leurs compères français en Indochine. Là, comme aux Indes, l'insupportable orgueil des hautes sphères aristocratiques antisémites et racistes tout court a trouvé des alliés de choix dans leurs bons amis, les « dignitaires » arabes, recevant avec un faste si « exotique » aux dépens, naturellement, des fellahs écrasés par un régime féodal qui a actuellement cours en Egypte et auquel les Juifs, avec leur sens de la justice, s'étaient attaqués.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, touchant humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable filet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empire des syndicats et, couronnant le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, touchant humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable filet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empire des syndicats et, couronnant le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, touchant humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable filet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empire des syndicats et, couronnant le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, touchant humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable filet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empire des syndicats et, couronnant le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

Les détails du reportage, piquants quelquefois, tragiques souvent, touchant humains, nous font retrouver le journaliste et le vrai humour juif.

Les Arabes, les Anglais, les Russes ont à peine eu le temps de se familiariser avec l'idée d'un nouvel Etat juif au Moyen-Orient que déjà les Juifs ont à faire face à de nouveaux ennemis intérieurs cette fois, et surajoutés à ceux du dehors. La troisième partie nous conduit à travers l'inextricable filet de ceux-ci : problèmes politiques, combats entre les partis, empire des syndicats et, couronnant le tout, la question de la religion, toujours vivante chez certains.

Il est impossible de résumer Koestler sur ce sujet, la position de la Palestine au carrefour de l'U.R.S.S., du monde arabe qui se réveille et des intérêts capitalistes anglo-américains étant trop complexe. Il faut avoir, comme lui, vécu en Palestine, travaillé comme fermier, cheminot, avant d'être devenu correspondant de presse, pour pouvoir se retrouver dans ce dédale des passions, des idées, des intérêts, des complications politiques, nationales et internationales.

« Il nous faut des canons, et des solides ! »

(Maurice THOREZ)

DANS le discours fleuve qu'il prononça devant le Comité Central du Parti Communiste, Maurice Thorez appelle les travailleurs à la lutte contre la guerre. « Les ouvriers, s'écrie-t-il, doivent refuser le déchargement des navires transportant des armes au titre du plan Marshall. Ils doivent s'opposer au transport du matériel à destination de l'Indochine ». Et, — décidément en verve —, ce « pacifiste » averti demande aux organisations syndicales d'empêcher la fabrication des engins meurtriers dans les usines de guerre.

Voilà un langage nouveau dans la bouche du représentant autorisé du parti de « la grande armée française », de la « victoire sur le bocage », etc... ! non pas que nous doutions des sentiments « pacifiques » du gros Maurice, son attitude en 1940 nous assure de ceux-ci en cette matière. Mais nous sommes assez stupéfaits tout de même de voir le parti de Tillion, de Billoux, le parti qui confiait à Thorez le soin de faire, il n'y a pas si longtemps, la « fameuse » déclaration de Tulle : « Il nous faut des canons et des solides ! » se découvrir si affirmatif quand il s'agit de la paix.

Personne, bien sûr, ne se laissera prendre aux raisons de cette nouvelle pantalonnade, la C.G.T. de Frachon, en appliquant à la lettre les décisions du « parti », ne fera une fois de plus, que de jouer le jeu de l'impérialisme russe.

Mais il n'en reste pas moins vrai qu'avec ses effectifs encore puissants la Centrale de la rue Lafayette peut créer un mouvement d'opinion que le syndicalisme révolutionnaire peut exploiter.

Aux mots d'ordre cégétistes : « Pas de matériel pour l'Indochine ! » doit répondre le nôtre : « Pas de matériel pour aucune guerre » et à celui : « Nous ne ferons jamais la guerre à la Russie », ajoutons : Ni à personne d'autre !

MONTLUC

Un poison alimentaire : LA MARGARINE

UNE publicité intense et bien faite pour induire en erreur les consommateurs est organisée au bénéfice d'une substance alimentaire improprement nommée : Margarine.

Grands placards nous montrent des enfants mordant joyeusement dans de grosses tartines pompadées de cette base à suppositoires (beurre de cacao), ou bien des entrelacs, détaillant les qualités énergétiques de cette graisse évaluées en calories, joules ou ergs, peu importe du reste la définition car plus elle est obscure plus elle paraît scientifique et réelle.

Nous disons en toute connaissance de cause que la prétendue margarine actuelle n'a aucune des qualités nutritives qu'on lui attribue. C'est tout au plus une graisse de friture et de pâtisserie non toxique à condition que les colorants utilisés ne soient pas cancérogènes comme ce fut le cas il y a fort peu de temps, et à condition aussi que le rare suif animal utilisé soit : frais, sain et sélectionné.

La margarine actuelle à base d'huiles végétales n'a plus rien à voir avec la margarine de 1867 composée exclusivement de graisses animales. Elle n'a donc plus le droit de se nommer « margarine ».

En ce temps-là, Napoléon III, empereur des Français, monte sur le trône par des moyens justes et légaux, c'est-à-dire à coups de canons, se piqueut d'idées socialistes et humanitaires.

Il chargea le chimiste Mége-Mouriès de trouver un produit sain ayant la plus possible la saveur du beurre, son apparence et accessible aux fourrages les plus modestes. Ce produit devrait avoir une longue durée de conservation sans aucune addition d'anisepstique.

Mége-Mouriès se mit à l'œuvre et obtint un beurre artificiel en utilisant la graisse de vache puis de boeuf. Les graisses utilisées étaient celles dites de « couverture » c'est-à-dire les matières grasses qui entourent les viscères, et non pas celle des flancs qui est une graisse « morte ». On broyait, ajoutait des estomacs de porcs, pour que sous l'influence de la pepsine, y contienne, les membranes libèrent les graisses. Après une série de traitements on obtenait l'ölé — margarine — et on y ajoutait du lait. Le tout était barraté. On obtenait ainsi une masse crèmeuse qui était lavée pour permettre l'élimination du

petit lait (comme pour le beurre). Le résultat était alors une pâte fine et homogène ayant des ressemblances remarquables avec le beurre, surtout si on avait soin de colorer la masse avec un colorant végétal absolument inoffensif tel le roucou. C'était la margarine, la véritable margarine de Mége-Mouriès, fabriquée exclusivement avec des GRAISSES ANIMALES, qui, comme les protidés animaux, ne peuvent être remplacées impunément par des protidés végétaux, c'est-à-dire que 100 gr. d'albumeine ou de protidés de lentilles ne couvrent pas les mêmes besoins de l'organisme que 100 gr. de protidés de viande, de lait, de poisson ou de jaune d'œuf.

Les physiologistes de l'époque ignoraient ou n'appliquaient pas la méthode des bilans ou des coefficients de rétention d'une substance alimentaire, et ne voyaient dans l'addition du produits végétaux qu'une simple tromperie, trompe assurée cependant puisqu'elle permettait l'emploi des suifs « rances ». C'est ce que l'on observe MM. Villiers, Collin et Fayolle : « Traité des falsifications » T. IV (1912) qui donnent de la margarine la définition suivante : « C'est le produit retiré du suif de beouf qui entoure les RONONS ET LES INTÉSINS... On y incorpore maintenant des huiles végétales, ce procédé permet de ne plus s'adresser exclusivement à des suifs FRAIS, l'addition d'huile contribuant à masquer en grande partie l'odeur et la saveur des GRAISSES RANCES ».

Puis c'est l'apparition de la loi criminelle du 28-11-1931, art. II modifiant l'art. II de la loi du 16-4-1889, livrant ainsi les consommateurs les plus pauvres, les plus exploités, qui ont le plus besoin d'aliments sains et vraiment calorifiques à la famille des bandits sans conscience qui fabriquent cette chose innommable margarine.

Voilà l'article II : « Toutes les substances alimentaires autres que le beurre quelles que soient leur origine, leur provenance et leur composition qui présentent l'aspect du beurre et sont préparées pour le même usage que ce dernier produit ne peuvent être désignées sous le nom de margarine ».

Quelques années plus tard, Popaul III, roi des Belges, rendait lui aussi la margarine initiale absolument indéfinissable (Décret royal du 8-7-1935) : « Toute substance ou préparation offrant des analogies avec le beurre ».

La margarine actuelle, vantée par les réclames est donc en termes aussi clairs et précis que possible, un mélange quelconque de suifs rances ou non de graisses résiduelles d'échaudoir et d'huiles végétales quelconques ou plus simplement de graisses d'origine purement végétale dont dénouées totalement des propriétés alimentaires annoncées par les aristocrates du régime qui lui aussi est rance et décomposé.

Si vous ételez de la margarine sur les tartines de vos enfants et qu'ils acceptent ce succédané de beurre, vous leur donnerez l'illusion d'un régal, l'illusion de la répit, mais vous ne les nourirez véritablement pas. A la rigueur, faites vos friutes à la margarine, ou un peu de pâtisserie, c'est tout ce que cela va.

Voilà d'après nous ce que devrait être la définition légale de ce succédané qui, en aucun cas, ne remplace totalement le beurre.

Article I
La margarine est le produit résultant exclusivement du traitement des suifs animaux propres, salins, frits et sélectionnés, lesquels suifs sont ceux qui recouvrent uniquement les viscères à l'exclusion de toute autre partie.

Article II
L'addition de graisses ou d'huiles végétales est rigoureusement interdit ; les peines suivantes, etc...

Article III
Toute matière grasse alimentaire concrète à la température de + 15 pur ou mélangée à des matières grasses végétales ne pourra porter le nom de margarine et sera obligatoirement vendue sous le nom de mélange de graisses animales et végétales ou graisse végétale, à l'exclusion de tout qualificatif pouvant faire naître une confusion quelconque, entre le produit végétal, le mélange ou la margarine.

Article IV
La coloration de la margarine avec des colorants naturels ou de synthèse est interdite. L'addition de 2 gr. par kg. de produit d'amidon de blé en vue d'obtenir des propriétés physiques particulières est autorisée.

La margarine actuelle est une saleté morte sans valeur.

HUCHADIER.

LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers :: La terre aux paysans

La condition première de LOYAUTÉ l'unification syndicale

NOUS ne savons pas si la condition ouvrière en général est liée au sort particulier des gars du rail. On nous reproche amicalement de sembler faire de la S.N.C.F. un cheval de bataille. C'est qu'il faut bien admettre que, si le prolétariat de l'industrie lourde sait engager la lutte, et n'a pas peur de risquer la mise à pied pour faire de grève, le monde cheminot et ses révoltes ont une portée capitale. Il ne faut pas oublier qu'il a été un atout de première force dans la formation et le développement du syndicalisme. Il faut également admettre que rien de valable ne saurait réussir sans la participation du rail. On voudra bien reconnaître, au surplus, qu'aucun moment, dans ce journal, nous n'avons séparé le cheminot de ses frères de misère. La classe ouvrière est un tout.

On nous fait grief, également de nous appesantir sur la nécessité de l'unification ouvrière. Mais le morcellement de la classe ouvrière n'est-elle pas la

cause de toutes les défaites enregistrées depuis quatre ans ? Et n'est-ce pas le rôle du militant sincère, d'où qu'il vienne, d'en étudier objectivement les causes, d'en proposer les remèdes ?

La grève du 25 novembre a montré le peu de cas que les syndicats font des ordres donnés par les centrales. Les déféctions ont été multiples dans toutes les organisations. Il y a là autre

cause de ne pas chercher à se noyailler, les autres non plus ne peuvent rien. Et c'est le patronat qui gagne. Les cartels lancés par la C.G.T. n'entraînent pas le prolétariat, parce que ce dernier n'a plus confiance, ni en elle, ni en d'autre.

Est-ce à dire qu'on ne peut remonter ce courant de défiance ? Il y a un

par Fernand ROBERT

chose que l'inertie éternelle de la masse. Car on a vu des responsables, des hommes énergiques, n'ayant peur de rien, habitués à la lutte, habitués à payer pour les amorphes, refuser ce semblant de combat. Qu'est-ce à dire ? Simplement que les organisations rejoignent les dégoulinés « dans la nature » : ils ont perdu la confiance qu'ils avaient placée en leurs dirigeants. Ce mal est général, sauf à la C.G.T. Il faudra que un jour nous examinons cette exécution.

Le militant de base est désespéré face à constater que ceux qu'il a poussés au fait l'emploient à des besoins subalternes de politicien, tantôt pour « la paix », tantôt pour servir les déseins du parti socialiste, tantôt à droite, tantôt à gauche. Il en a marre de saisir sur la vie la fatalité, l'orgueil, le contentement de soi d'un secrétaire fédéral ou confédéral. Il en a assez de se faire entouré d'une nuée de dactylos, libres qu'ils sont de venir au bout, à l'heure qu'ils ont choisie, de quitter de même, alors qu'il est astreint, lui, à l'exécution, alors qu'ils poussent l'ironie jusqu'à lui recommander d'être un modèle. Il sait bien, pourtant, qu'un secrétaire fédéral ou autre n'est pas tellement de tout repos. Il n'ignore pas que les titulaires de ces postes ont une vie « de chevaux de bois ». Il sait que leur situation familiale en souffre. Mais il sait aussi qu'il y a bien quelques petites compensations, quand ce ne serait que celle qu'on dénomme : le besoin de puissance. Il assiste, partout, à de petites querelles de boutiques, où la tentative d'élimination suit de près la petite calamité. Il pense avoir mis à la tête une équipe homogène, ou cherchant à l'être, ayant pour premier et principal but la défense des intérêts à lui, comme à ses camarades. Il n'assiste qu'à des batailles rangées autour d'un malheureux fromage. On l'a vu partout à F.O., à la C.G.T., et ailleurs. Et ces petitesse l'incitent à prêter l'oreille aux braves gens qui lui disent que les dirigeants ne cherchent qu'un fauteuil. Ses défaites le poussent à la certitude. Il perd la foi, il perd l'enthousiasme, il se perd.

Voilà l'article II : « Toutes les substances alimentaires autres que le beurre quelles que soient leur origine, leur provenance et leur composition qui présentent l'aspect du beurre et sont préparées pour le même usage que ce dernier produit ne peuvent être désignées sous le nom de margarine ».

Ainsi, on nous annonce aujourd'hui que la C.G.T. lance le mot d'ordre de former des cartels d'unité à LA BASE. C'est du temps perdu. La C.G.T. conserve la majorité des syndicats. Mais cette majorité est précaire. Elle est essentiellement formée des délégués communistes, autour desquelles s'agrippent, comme au dernier carré, les sympathisants au parti et les unitaires à tout prix. (Nous ne discutons pas cette dernière position). Mais la C.G.T. a perdu l'oreille des masses. Chaque fois qu'elle se mêle d'un mouvement, on s'inquiète. Même chez elle. Car tout de suite on entrevoit la peau de banane sur laquelle on va glisser. Et, effectivement, on la découvre. La méfiance est immédiatement suivie d'un lâché général. Les dirigeants de la C.G.T. ont bien tenté de faire entendre raison au P.C. en lui demandant de leur laisser les coulées franches un certain temps. Mais autant clamer dans le décret Non, la C.G.T., aujourd'hui, ne

Depuis le temps qu'on parle de la S.N.C.F., il est bon de savoir que celle-ci, malgré ses milliards de déficit, vient de faire un petit effort en offrant un... banquet aux « techniciens » qui ont procédé à l'électrification de la ligne située entre Larochette-Migennes et Dijon. C'est, en effet, en utilisant un outillage « périlleux » : camionnettes de la voie, ouvrages

électriques et monteurs que les « techniciens », c'est-à-dire la hiérarchie, ont pû électrifier cette ligne, à grands risques de sueur de lampistes. Aussi, la patrie reconnaissante leur a offert un succulent repas.

Le lampiste bénéficiera lui aussi de la reconnaissance de la S.N.C.F. S'il est auxiliaire, il sera peut-être licencié, et pourra se reposer grâce à l'allocation que lui allouera la caisse de chômage. S'il est au cadre permanent, il verra ses facilités de circulation réduites et son régime de retraite modifié.

Le lampiste doit se faire une raison : la S.N.C.F., en offrant des banquets à son « élite », consent de lourds sacrifices et ne peut vraiment pas se saigner pour qu'un vulgaire lampiste fasse la nouba avec un kilo de pommes de terre supplémentaire chaque semaine.

Il faut se dire également que le décret public n'est pas si élevé. Et l'on envisage actuellement, par une augmentation de 7.000 francs, de « reclasser » la fonction des députés qui, malgré ce dérisoire rajustement de leurs salaires, seront encore, avec 1.185.000 francs par an, bien au-dessous du minimum vital.

Le lampiste doit se faire une raison. L'« élite » de la nation, des députés aux ingénieurs de la S.N.C.F., en est encore réduite à rouler en Cadillac et en Pacard à se nourrir de foie gras truffé et de homard à l'américaine. Tant que ces messieurs ne pourront pas se procurer des larbins pour essayer la partie la plus charnue de leur individu, après satisfaction naturelle de leurs besoins, le lampiste ne doit rien demander.

D'ailleurs, même s'il demande, il n'aura rien. Et c'est pour cela qu'il devra comprendre qu'il ne lui reste qu'une solution : se servir lui-même.

Raymond BEAULATON.

CERCLE LIBERTAIRE DES ÉTUDIANTS

Permanence tous les jeudis à la Maison des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente (métro St-Michel-Odeon). Conférences, débats publics, tous les jeudis, au Café des Trois-Nages, à 20 h. 45 (sous-sol), 34, Bd St-Germain (métro Maubert-Mutualité).

Judi 22 décembre
CREATION ET TRAVAIL
par G. Glaser

Enfin, les généraux seront punis

LA loi punit toute activité qui enseigne directement ou indirectement la théorie et les principes de la technique de guerre, ainsi que toute activité visant à encourager la renaissance du militarisme.

Hein ! vous voilà enfin tranquilles. Vous n'irez plus à la dernière, parce qu'il n'y aura plus objecteur de conscience. Vous ne tremblez plus en regardant votre fascule 6. Car vous ne partez pas le premier : vous ne partez plus du tout.

Vous n'aurez plus besoin de fuir jusqu'aux Pyrénées, l'épouvanter sur les talons, en affirmant que vous êtes résistant. Fini la gloire des galons de sergent gagnés à la sueur de la peau panlique. Le militarisme est puni. Quelle triste fin pour Garry Davis. Le

voilà devenu inutile, obligé de rentrer à Paris. Par le train, la petite réclame.

Hélas ! votre joie sera courte.

« La loi interdit également toute organisation militaire, paramilitaire, d'anciens combattants ou de nazis. »

Vous avez compris. On vous réserve encore une petite place dans le monde des héros, une petite citation à l'ordre de la nation.

Car cette loi n'est pas pour vous. Elle vient d'être signée, nous dit le « Monde » du 18 décembre, à Bonn, vendredi, par les hauts commissaires alliés, et ne concerne que les Allemands.

Quant aux biffins français — et aux autres — ils continueront, fort heureusement, à être les meilleurs soldats du monde.

Et les coyons de l'histoire.

René GUY.